

**Pia
Petersen**

**Un écrivain,
un vrai**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un écrivain, un vrai, c'est le titre de l'émission de télé-réalité dont Gary Montaigu a accepté d'être la vedette. Une équipe technique s'est installée chez lui et le filme en permanence ; au fil de rendez-vous quotidiens, les téléspectateurs sont invités à intervenir sur l'intrigue de son roman en cours. Auteur populaire et reconnu par ses pairs, Gary est au faite de sa carrière. S'il s'est prêté au jeu, c'est par ambition mais aussi par amour sincère de la littérature, dans la conviction que la petite lucarne a le pouvoir d'inoculer le virus de la lecture dans tous les foyers.

Quelques mois plus tard, il a déserté la vie publique, n'écrit plus rien de bon et reste enfermé chez lui, dans un fauteuil roulant... Aurait-il sous-estimé les effets de la médiocrité télévisuelle ?

Avec une ironique clairvoyance, Pia Petersen interroge le rôle de l'artiste dans nos sociétés contemporaines interactives. Face au simplisme démagogique et aux charmes fallacieux du storytelling, elle plaide avec détermination pour la complexité de la pensée, la liberté de créer sans le souci de séduire, sans renoncement, sans concessions.

PIA PETERSEN

Native du Danemark, Pia Petersen vit et travaille entre Paris et Marseille. Elle est l'auteur de huit romans, tous écrits en français, parmi lesquels, chez Actes Sud, Une fenêtre au hasard (2005), Iouri (2009, Prix marseillais du polar), Une livre de chair (2010, prix de la Bastide de Villeneuve).

DU MÊME AUTEUR

LE JEU DE LA FACILITÉ, Autres temps, 2000.

PARFOIS IL DISCUTAIT AVEC DIEU, Actes Sud, 2004.

UNE FENÊTRE AU HASARD, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 999.

PASSER LE PONT, Actes Sud, 2007.

IOURI, Actes Sud, 2009, Prix marseillais du polar.

UNE LIVRE DE CHAIR, Actes Sud, 2010, prix de la Bastide de Villeneuve.

LE CHIEN DE DON QUICHOTTE, La Branche, 2012.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01689-0

PIA PETERSEN

Un écrivain, un vrai

roman

ACTES SUD

à Hubert Nyssen

Il était très en avance, comme toujours quand il avait un rendez-vous important. Oui, important était le mot juste. La chaleur était accablante et pourtant la canicule n'avait pas encore commencé. Sa chemise était déjà trempée. Écrasés par la chaleur, les invités montaient lentement les marches et disparaissaient à l'intérieur du Plaza Hotel. En face, devant Central Park, des chevaux attelés à des calèches, épuisés par la journée, se reposaient en attendant patiemment les touristes qui voulaient visiter New York by night. Quelques nostalgiques de l'époque où Truman Capote avait organisé son bal masqué en noir et blanc, réunissant toutes les célébrités du moment, stationnaient devant la fontaine pour apercevoir les invités. La remise du prestigieux International Book Prize avait lieu dans une heure et la cérémonie attirait le tout New York, notables, politiques, artistes, écrivains, éditeurs, agents, attachés de presse, acteurs, producteurs, journalistes, photographes, réalisateurs et beaucoup de monde encore. Dans le hall et la réception, les gens se poussaient pour passer, s'arrêtaient pour échanger quelques mots, les informations et les rumeurs circulaient bon train. Qui fait partie du jury ? Qui va l'emporter ?

Les photographes étaient partout et les équipes de télé avaient du mal à naviguer avec leurs caméras. New York attendait la canicule prévue depuis deux semaines et qui s'annonçait de longue durée. Les météorologues avaient souligné que le climat était détraqué, surtout depuis le dernier tremblement de terre au Japon, que le réchauffement de la planète était désormais une réalité qu'il fallait prendre au sérieux. La fin du monde approchait à grands pas et des prophètes de tout poil pullulaient dans les rues, munis de pancartes avec des conseils pour survivre et pour ceux qui doutaient encore, il suffisait de regarder le soleil, un disque rond et rouge qui pendait juste au-dessus de leurs têtes.

Gary traversa le hall. À gauche de l'entrée, le Champagne Bar et en face, le Palm Court où était servi l'apéritif en attendant que les portes du Grand Ballroom s'ouvrent. À droite, la réception de l'hôtel. La lumière des lustres se reflétait dans le marbre du sol. De grandes colonnes soutenaient le plafond et la fameuse verrière, décor essentiel du film *The Great Gatsby*, avait été complètement rénovée. On guettait Jay Gatsby / Robert Redford, on l'imaginait entrer en donnant le bras à la femme de ses rêves. D'énormes lustres scintillaient de mille feux, probablement des ampoules à basse tension. Des palmiers en pot étaient disséminés ici et là. Les murs en pierres de taille étaient percés de portes-fenêtres en arcade et des sculptures montées sur des socles surveillaient les allées et venues des visiteurs et des clients. Malgré la climatisation, Gary étouffait. Ethan proposa de lui apporter de quoi boire, attends-moi ici. Ethan était son agent et le surveillait toujours de près. Assise plus loin, Ruth, la femme de Gary,

discutait avec Lester, son éditeur et Kimber, son attachée de presse. Ruth ne quittait pas Gary des yeux. Il lui fit signe. Il était l'un des finalistes les plus populaires et on ne cessait de le saluer, il ne distinguait même plus qui était qui. Il se passa le dos de la main sur le front pour essuyer la sueur puis il vit Miles arriver, suivi de sa femme. Miles était à la tête d'une importante société de production qui travaillait avec toutes les télévisions nationales et il lui avait confirmé que tout était prêt, il ne manquait plus que le prix mais pour ça, il était confiant. Il vit Ethan s'arrêter et serrer des mains lui aussi puis prendre à part un type, un journaliste sans doute ou un chroniqueur littéraire. Il avait dû oublier le coup à boire. Ethan travaillait sans relâche pour caser ses livres et Gary se demandait souvent ce qu'il ferait sans lui. Ruth n'était pas d'accord, dernièrement elle avait même soulevé l'idée qu'il serait peut-être judicieux de changer d'agent, en prendre un habitué à gérer les carrières de personnalités, Ethan était gentil mais Gary était la seule grosse pointure qu'il ait dans son portefeuille d'auteurs en dehors de tous ceux que Gary lui amenait et ce n'était pas suffisant. Finalement Ethan vivait sur ce que Gary rapportait. Gary était réticent mais Ruth maintenait qu'il faudrait prendre une décision à l'issue du résultat du prix.

Ruth avait le sens des affaires.

Une jeune femme près du comptoir de la réception lui lança des œillades. Il s'en approcha. Quelle chaleur, pas vrai ? il fit en la dévisageant. Elle haussa légèrement les sourcils et sourit. Il ajouta. On pourrait peut-être se revoir ailleurs, plus tard ? Vous et moi ? Elle acquiesça. Bientôt... Elle acquiesça à nouveau. Je n'habite pas loin. Il extirpa une carte

de visite de sa poche et écrivit son numéro de téléphone personnel et tendit la carte à la femme. À plus tard, dit-il à voix basse tout près de son oreille, il aurait pu l'embrasser. Les invités prirent la direction du Grand Ballroom, *the most beautiful room in New York*, disait Truman Capote. Ils entrèrent dans la grande salle et commencèrent à s'installer autour des nombreuses tables rondes dressées pour le dîner. Gary fit signe à sa femme qui le rejoignit et ils se dirigèrent vers leur table. Ethan les rattrapa.

Miles dit que tout est prêt. C'est formidable. On pourra commencer à travailler sur les détails.

Leur table était située juste au pied de l'estrade où étaient remis les prix. La salle se remplissait rapidement et les chaises grinçaient sur le parquet, les verres s'entrechoquaient et il y avait un incessant bourdonnement de voix. En bordure, tout autour, journalistes et caméramans et photographes se bousculaient. Gary et Ruth étaient à table avec le sénateur Jones et son épouse, le maire accompagné de sa femme, Lester, Kimber, Ethan et Forrest, un journaliste spécialisé en analyse politique et Miles avec son épouse. Ruth se pencha sur Gary et l'embrassa sur la joue en souriant aux autres convives. Elle portait une robe couleur bleu roi et Gary la trouvait jolie. Il but une gorgée de vin rouge et examina la salle, somptueuse avec ses fresques, ses teintes crème et ses dorures. Truman Capote avait raison, c'était la plus belle salle de New York. Il y avait fait une sacrée fête, au point d'en créer un événement historique. Gary se sentait euphorique, léger, ivre. S'il avait son prix... Non, ça portait la poisse mais quand même... S'il avait son prix, il pourrait tout faire, il serait enfin libre d'écrire tous les livres qu'il voulait...

Il avait plein de projets en tête, des romans puissants et dévastateurs comme des ouragans... S'il avait le prix... Une armée de serveurs, les plateaux chargés, s'occupa de servir chaque table, il avait chaud et les rires résonnaient dans sa tête. La canicule serait dure. Les médias avaient prévenu que la chaleur de ces jours-ci n'était rien comparée à ce qui allait arriver. Ruth discutait avec le sénateur Jones, ils évoquaient la possibilité d'une commission dont Gary serait le président. Jones prédisait que Gary aurait un grand avenir et le maire intervint et ajouta qu'il pourrait même ambitionner une place d'ambassadeur à l'étranger et pourquoi pas en France. Ruth était aux anges. Elle avait toujours pensé qu'il irait loin. Ethan écoutait Miles en hochant la tête avec excitation. L'épouse de Miles buvait verre sur verre.

Le président du jury prit place sur la tribune et fit signe à la salle, chut, silence et le silence s'installa progressivement. Avec les parrains de la cérémonie, un écrivain et un acteur, il présenta le jury et commença la distribution des prix en résumant pourquoi ce livre avait eu tel prix et sous les applaudissements le lauréat montait sur la tribune, balbutiait quelques remerciements et redescendait avec sa récompense, une médaille et un chèque en arborant un large sourire. Gary avait le ventre serré, c'était sûrement une crampe et sa gorge était sèche, il l'avait, il ne l'avait pas... Bon sang, il faisait vraiment trop chaud. Il desserra sa cravate et ouvrit le col de sa chemise. Le prix du roman. Son cœur s'arrêta puis non, pas complètement, il battait toujours, il cognait même très fort puis un nom fut donné, il n'avait pas saisi, non, ce n'était sûrement pas ça, bon Dieu c'était bien ça, il avait bien entendu, son nom avait été mentionné

et sa femme lui prit le bras et le serra. Non, il n'avait pas bien entendu. Ce ne pouvait pas être lui. Toute la salle le dévisageait et les caméras et les appareils photo pointèrent tous dans sa direction. Si, c'était lui. Il avait eu le prix. Le monde s'évanouit lentement pour le laisser dans une brume opaque. Sa femme lui attrapa le bras et le secoua, vas-y. Lève-toi. Va chercher ton prix. Le sénateur Jones sourit et lui montra ses deux pouces dressés. Si, c'était lui, on avait dit son nom, il avait le prix. Hésitant, Gary se leva, ses jambes vacillèrent, il inspira, se reprit et monta les marches et se retrouva face à un acteur connu, il aurait voulu lui dire bonjour, quelque chose d'approprié mais il ne se souvenait plus de son nom, c'était qui déjà ce petit acteur avec le nez pointu et un air de baroudeur puis le président du jury parla et l'acteur lui sourit et lui tendit une statue en bronze et toute la salle applaudit. L'acteur avait l'air sincère, il dit qu'il avait lu tous ses romans et Gary le remercia platement, le président du prix s'écarta et Gary se trouva devant le micro, il toussota et s'essuya le front puis il balbutia qu'il était honoré, très honoré et très heureux de recevoir ce prix, que jamais il n'aurait espéré un tel honneur et il sentit sa voix trembler d'émotion, dérailler un peu mais la salle applaudit et les visages souriaient. Il redescendit, serrant son trophée contre lui. Au pied de l'estrade il fut entouré de micros et de mains et de questions et il essaya de répondre, on lui demanda ce qu'il ressentait et il répondit que oui, il était très content, non, il ne s'y attendait pas, oui, c'était excitant, il avait obtenu le prix, il n'y croyait pas mais il l'avait obtenu et il se sentait bizarre, excité, lointain. Il rejoignit sa table et se rassit à côté de sa femme, tu y es arrivé, mon

amour, elle lui chuchota dans l'oreille et elle l'embrassa avec insistance en lui tenant le bras fermement. Le sénateur Jones et le maire le félicitèrent et Forrest lui fit le signe de la victoire. Ethan lança un clin d'œil à Miles et donna un coup de coude à Gary. Je te l'avais bien dit. Les caméras tournaient et Ruth se pressa contre lui en souriant aux photographes. Tu l'as enfin eu, ton prix, murmura-t-elle. Chaque fois qu'il la regardait il se disait qu'elle était belle et qu'elle avait de l'allure. La chaleur était insoutenable, les acclamations et les bravos n'en finissaient plus, c'était un bordel incroyable. Son téléphone n'arrêtait pas de vibrer dans sa poche.

Les serveurs apportèrent les fromages et les desserts et les bruits tournaient dans sa tête, des rires, des blagues, les gens s'apostrophaient en criant et le café fut servi ainsi que le cognac. Il n'arrivait pas à penser précisément. C'était fou. Le prix, la reconnaissance, le succès. Il pourrait tout faire. Écrire tout ce qu'il avait toujours voulu, lâcher la bride. Étourdi, ivre de bonheur, il regardait sans cesse son trophée. L'International Book Prize. Il l'avait eu, lui et personne d'autre. Il but encore de l'eau puis un verre de vin puis un cognac puis encore de l'eau. Il avait tellement soif. Il embrassa Ruth sur la joue, juste à côté de la bouche.

Je sors fumer. Je reviens tout de suite.

Il avait besoin d'air. Sur son chemin, des journalistes l'arrêtèrent et il les dirigea vers Kimber, c'est elle qui s'occupe de mes rendez-vous, elle ou ma femme. Félicitations, dirent-ils. Fixant la porte d'entrée, il traversa le hall. Des touristes qui surveillaient leurs valises le suivirent du regard et une femme qu'il avait vue dans la salle lui sourit avec complicité mais

il ne se souvenait pas de son nom, seulement qu'ils avaient couché ensemble. C'était il y a longtemps. Elle guettait un signe de reconnaissance de sa part et il hocha vaguement la tête en passant à côté d'elle. Jackson, un écrivain et scénariste, lui aussi parmi les finalistes, l'arrêta et lui dit combien il était heureux qu'il ait remporté le prix, il avait le sourire crispé en lui donnant une poignée de main et il tapota Gary sur l'épaule mais sans grande conviction. Gary se contenta de sourire, un sourire radieux, merci vieux et il continua vers la sortie.

Jackson se consolait comme il le pouvait et il expliquait souvent à ses proches que les lecteurs n'aimaient pas les livres subversifs comme les siens mais que la postérité jugerait. Il soulignait toujours que Gary travaillait sur la rédemption, le miracle du happy end et c'est pour cela que ses livres marchaient, parce que tout le monde recherchait le happy end. Jackson avait le dos voûté à force de se plier en deux pour écrire. Les médecins l'avaient averti qu'il finirait avec des problèmes de dos et aujourd'hui il n'arrivait plus à se redresser vraiment. Il habitait Brooklyn parce qu'il n'avait pas les moyens de vivre à Manhattan et tous les jours il traversait l'East River pour aller à Chelsea, il s'asseyait dans un bar pour écrire et y passait la journée à rêver d'une vie qui ne serait jamais la sienne, en buvant pas mal. Il pensait que l'alcool débriçait ses idées et quand il était éméché, il expliquait qu'un écrivain passait principalement son temps à rêvasser et à écrire sur n'importe quoi et c'était ainsi qu'il procédait pour survivre à sa propre vie, il définissait la littérature d'après lui. Parfois il buvait un verre avec Gary et ils parlaient de leur boulot.

Gary lui disait de rendre plus accessible son écriture et Jackson disait à Gary d'être plus rigoureux. Ils échangeaient des informations en se surveillant mutuellement. Entre écrivains, les idées n'appartenaient pas forcément à tout le monde, souvent c'était chacun pour soi.

Gary sortit de l'hôtel. Devant lui, Grand Army Plaza avec Central Park sur la gauche et en face, la Pulitzer Fountain. Une femme conduisant un enfant dans une poussette marchait vite, un minibus tagué de bleu stationnait derrière des vélos-taxis, des gens promenaient leur chien et il y avait des coureurs et des cyclistes. Plusieurs fumeurs massés sur les marches de l'hôtel le félicitèrent, ils lui dirent qu'il l'avait mérité et il répondit chaque fois qu'il était heureux. Thank you, guys. Il y avait deux cendriers pour l'extérieur, un de chaque côté du peron. L'air était tassé, compact, brûlant. Il descendit les quelques marches, se mit un peu à l'écart de l'hôtel et se pinça la main pour s'assurer qu'il n'était pas en train de rêver. Quel coup magnifique. Il avait reçu l'International Book Prize. Et maintenant ? Une limousine blanche s'arrêta devant l'hôtel et les chasseurs se précipitèrent. Il alluma une cigarette et inhala profondément puis il fit quelques pas sur le trottoir. C'était une soirée romanesque avec une parfaite mise en scène, même la lune lui souriait. Il chercha son téléphone dans sa poche puis écouta son répondeur, effaçant les messages de félicitations au fur et à mesure mais il conserva celui que la femme du hall lui avait laissé avec son numéro de téléphone. Son portable vibra à nouveau. Sa femme. Il ne répondit pas, il laissa sonner et remit le téléphone dans sa poche.

Ruth posa son portable sur la table. Il n'avait pas dû entendre la sonnerie, c'est ce qu'elle se dit, qu'il était sûrement en train de fumer avec d'autres personnes en discutant, il n'avait pas fait attention, voilà tout, oui, c'était sûrement ça. Il ne devait pas être loin. C'était sa soirée, il resterait à proximité. Elle fronça les sourcils en balayant du regard tous les recoins de la salle. Parfois, quand elle tournait le dos quelques instants, il disparaissait d'une soirée ou d'un cocktail, rarement plus d'une heure mais il ne disait jamais pourquoi. De toute façon elle ne voulait pas savoir. Elle se disait chaque fois que ce n'était pas grave, qu'elle n'avait pas besoin de savoir mais les soupçons la grignotaient de l'intérieur et la minaient alors elle se consolait avec l'idée d'être indispensable et tout le monde convenait qu'elle avait beaucoup œuvré pour sa carrière, qu'elle n'avait vécu que pour ça. Ils avaient bien réussi. Il était au top des ventes depuis plusieurs années et aujourd'hui il remportait un grand prix. Il avait enfin la reconnaissance et c'était grâce à leur travail à tous les deux.

Ethan se pencha sur la table pour attirer son attention. C'est vraiment formidable, cette idée de télé réalité. Avec le prix, ça va être un carton garanti. Tout compte fait, ce n'est rien, deux mois, rien du tout.

En l'écoutant, Ruth contempla la salle. Assis plus loin, Stanley Oxford, Andrew Jones, Don DeLillo et Nicolas Idier venu de Chine, des écrivains français, Pascal Fioretto, Patrice Delbourg et Michel Quint, qui avaient fait le trajet depuis Paris, les poètes haïtiens James Noël et Makenzy Orcel, Frédéric Pagès, un spécialiste du philosophe Jean-Baptiste Botul qui était à New York pendant quelques jours pour un colloque, Doris Saclabani et Lakis Proguidis de

L'Atelier du roman qu'il avait rencontrés au Canada et Alain Mabanckou, arrivé exprès de Los Angeles pour être aux côtés de Gary. Alain portait une nouvelle casquette assortie à son costume. Gary était différent quand il était avec eux, il s'enflammait pour des idées sur l'écriture et le monde qu'il voulait changer et elle avait toujours l'impression qu'elle allait le perdre, forcément. D'après elle, ces idées n'apporteraient que des soucis et afin de sécuriser son environnement elle avait écarté ses amis un par un, en douceur. Elle leur répétait que Gary n'était pas très disponible, qu'il travaillait beaucoup mais dès qu'il aurait un peu de temps, elle ferait en sorte qu'il les contacte. Gary lui disait parfois que ses amis d'avant lui manquaient mais elle rétorquait que c'était normal d'agrandir leur cercle de relations, ce n'était pas mal non plus de côtoyer des gens en vue puis on ne perdait jamais ses vrais amis, il n'avait pas à s'en faire, il les retrouverait un jour. Il devait penser à sa carrière. Sans être complètement convaincu il obéissait. Elle goûta encore un peu de champagne, tourna la tête vers Miles et dit qu'ils étaient prêts à commencer l'émission mais qu'il y avait quelques petits détails à régler. Miles hocha la tête, bien entendu. Il y a beaucoup d'argent et de publicité en jeu. Vous serez des stars tous les deux. Toi aussi. Chaque fois qu'il répétait cela, son imaginaire l'emportait dans le futur où elle se voyait au côté de Gary, face aux caméras qui les célébraient. Elle promit de faire tout son possible pour que ce soit un succès. Ethan intervint nerveusement, c'est le moment parfait pour Gary de faire un gros coup. Miles lui coupa la parole, il pensait lui aussi qu'il était temps de se séparer d'Ethan. Il servit du champagne à Ruth

puis trinqua avec elle. La télé-réalité marche à fond, c'est l'avenir du livre. Gary sera considéré comme un précurseur de la nouvelle littérature. Maintenant, avec ce prix, il aura tous les médias avec lui. Le golden boy de la littérature. Plongeant ses yeux dans ceux de Miles elle but une gorgée de champagne. On mettra la création romanesque à la portée du public, dit-il. On fera du storytelling. Vous serez une légende. Elle sourit et frissonna de plaisir.

Gary hésita avant de rejoindre le Grand Ballroom. La chaleur se plaquait contre lui, la nuit était tombée mais il ne faisait pas plus frais. Il glissa sa cigarette dans la fente du cendrier. Les fumeurs devant l'hôtel le regardèrent rentrer et l'un d'eux qui venait juste d'arriver demanda aux autres si ce n'était pas Gary Montaigu.

C'est lui, oui, répondit une femme en tailleur qui avait déjà fumé deux cigarettes et qui ne s'habituaît pas à l'interdiction de fumer.

On dirait qu'il fait la gueule.

Un homme qui portait une chemise à manches courtes dit que ouais, les célébrités sont toujours bizarres, va savoir pourquoi. Ils continuèrent à fumer en commentant le choix du jury.

La chambre était plongée dans l'obscurité. Il n'arrivait pas à dormir. La chaleur était insupportable, même avec la clim. Il se leva et augmenta la climatisation et se recoucha, il se mit sur le côté et observa le profil de sa femme. Elle n'avait pas bougé. Le philosophe Althusser s'était réveillé comme ça une nuit et il avait étranglé sa femme. Il ne s'en était jamais expliqué. Peut-être qu'il ne savait pas pourquoi il avait fait ça. Gary observa Ruth longtemps puis il

se mit sur le dos et regarda le plafond, écoutant sa respiration. Il garda les yeux ouverts toute la nuit.

Miles leva enfin la tête et les regarda. Son bureau était élégant et spacieux, dans les tons crème, les murs étaient vides hormis un tableau signé Salvador Dalí et il y avait deux palmiers qui ajoutaient une touche de couleur et de fraîcheur. Il posa les coudes sur la table et se pencha vers Gary. Tout est prêt, ce sera programmé tous les jours à dix-neuf heures. On commence la semaine prochaine. Ruth sourit et dit que c'était une grande chance pour eux, n'est-ce pas Gary ? Il hocha la tête. Miles continua à parler en souriant d'aise. Ce n'était pas évident de mettre une télé-réalité en place avec un écrivain au centre, il fallait qu'il soit au moins aussi charismatique que Gary et bien sûr que le scénario tienne la route. Miles s'était avant tout intéressé au carnet d'adresses de Gary. Il connaissait du beau monde, des célébrités inaccessibles qu'il avait rencontrées afin de se documenter pour ses livres et flattées, certaines d'entre elles se targuaient d'avoir participé directement ou indirectement à ses romans. Tout le monde veut accéder à l'immortalité. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, de fait les déplacements et les rendez-vous de Gary sur le terrain valaient de l'or et Miles entendait bien en tirer profit.

Ruth était en extase. Elle se cala contre le dos de son fauteuil. C'est une chance pour nous, susurrat-elle. Tu verras. Il faut savoir donner de nouvelles directions à sa carrière.

L'essentiel c'est que la littérature retrouve un peu de vitalité, qu'elle se montre vraiment sur la place publique, dit Gary avec de l'espoir dans la voix.

Il avait longuement hésité avant d'accepter le projet mais aujourd'hui il était content d'avoir signé le contrat. Ce n'était plus possible pour la littérature de tourner le dos au monde afin de se préserver face aux nouveaux modes de communication et aux nouveaux supports, le monde changeait à une vitesse vertigineuse, devenait à chaque seconde de plus en plus incompréhensible et insaisissable. Il y avait un sacré boulot pour les écrivains. Miles fit claquer sa langue en signe d'approbation.

L'émission s'appellera *Un écrivain, un vrai*. Qu'en pensez-vous ?

Il ne s'attendait pas à une réponse.

Le roman doit être annoncé comme un roman participatif. Les téléspectateurs voteront comme sur les réseaux sociaux, *j'aime, je partage*.

Gary demanda. Et ceux qui n'aiment pas ? Il n'y a pas de bouton pour eux ?

On ne veut pas savoir. On aime ou on se tait.

Mais si l'on n'a que la possibilité de voter *j'aime*, ce n'est plus un vote.

Voter *j'aime pas* est négatif. On n'a pas besoin d'esprit négatif. Il faut être positif. Les votes des téléspectateurs seront pris en compte et ils pourront apprécier le résultat dans un feuilleton télévisé, tourné tous les jours et qui durera une demi-heure. Une équipe de scénaristes travaillera dessus quotidiennement, en fonction de votre roman et de vos notes, vous écrivez, vous filez les chapitres aux scénaristes et eux s'occupent de les transposer à l'écran. On lira votre roman par l'image. C'est magnifique, non ? Les lecteurs n'auront même plus besoin de l'objet livre.